

POURQUOI PÉGUY SE RÉPÈTE-T-IL ? PÉGUY EST-IL ILLISIBLE ?

par Bruno LATOUR

1973: « "Les raisons profondes du style répétitif de Péguy" » in **Péguy**
Ecrivain, Colloque du Centenaire, Klincksieck, Paris, pp.78-102.

PRECISION LIMINAIRE

Monsieur Bruno Latour, tout jeune agrégé de philosophie (et reçu premier en 1972 à l'Agrégation), avait demandé à M. Auguste Martin s'il pourrait, « malgré sa jeunesse », faire au colloque du Centenaire une communication sur « L'importance réelle du style répétitif de Péguy, analysée à travers *Clio* ». Dans la lettre qu'il lui adressait, il insistait sur ce point :

« En ce qui concerne une éventuelle communication, je compte faire un bref résumé de l'étude des deux *Clio* que j'ai faite pour ma thèse. L'idée essentielle que je voudrais exposer c'est, du point de vue de la méthode, le rapport entre le style répétitif chez Péguy et les notions qu'il a de l'histoire et du temps. Ainsi un aspect stylistique a un fondement qui n'est pas stylistique. Autrement dit, je voudrais « faire son affaire » à l'affirmation souvent entendue selon laquelle Péguy a des idées intéressantes mais un style impossible — ou le contraire. Je voudrais aussi donner du style répétitif une interprétation qui ne soit pas « littéraire » et ne fasse pas intervenir « le pas des pèlerins » et le « tâtonnement d'un esprit en recherche »... Péguy ne pouvait pas ne pas utiliser la répétition car ce détail de forme est le fond même de sa pensée.

En quoi consiste ce fond ? En quelques mots on peut présenter la chose ainsi : ce qui est naturel se reproduit ; ce qui est inintéressant passe et ne reste pas ; ce qui est mensonger se rabâche ; ce qui est essentiel se répète. Ce qui importe demeure présent et donc est repris sans cesse pour ne pas passer, et surtout est repris différemment pour ne pas être rabâché. C'est toute la différence entre l'histoire extensive des historiens qui s'étale et se différencie en une poussière d'événements qui finit par donner l'impression de morne identité, et l'histoire intensive de *Clio* qui reprend sans cesse un événement originel — originel non parce qu'il est d'autrefois, mais parce qu'il est de maintenant.

Tout le problème de *Clio* est là. C'est pourquoi on s'intéresse tant aux nymphéas de Monet, à la prise de la Bastille, et à la reprise de la chanson de Malborough par Hugo et Beaumarchais. L'unique commencement d'avance répète tous ses recommencements et commence et recommence sans cesse par eux... »

Comment vouliez-vous qu'Auguste Martin résistât à pareille requête ? Voici donc...

LA COMMUNICATION

Péguy répète sans cesse les mots, les phrases, les arguments et même le sujet de ses œuvres. Cette caractéristique est mise le plus souvent à son débit. On l'accuse de ne pas savoir se limiter et de procéder par approximations successives.

Or Péguy — tout paradoxal que ce puisse paraître —, est un auteur à formules, au trait ramassé. Il procède presque par aphorismes. Donc, s'il répète, ce n'est pas par ignorance

de la langue ou par indécision. Il sait ce qu'il veut dire et il le dit bien. En maître écrivain, il attend de la répétition un « effet », que la simple qualité de la langue ne peut lui donner. Quel est cet « effet » ?

Un auteur qui ne se répète pas court d'une phrase à l'autre, de façon progressive, en soignant les transitions, et impose ainsi au lecteur l'image d'une coulée temporelle ou d'un mouvement de sens, qui descend du début jusqu'à la fin.

Un auteur qui se répète suspend ce mouvement, dévie ce courant, et affaiblit la confiance mise habituellement dans le cadre temporel du « progrès ». Si, de plus, il répète les arguments et qu'il ne cesse de recommencer, il produit un effet d'essoufflement et d'inquiétude, propre à servir d'autres desseins que ceux du monde de la représentation.

Le lecteur attendait une « histoire », aux péripéties habilement nouées et dénouées qui se suivraient comme horizontalement. Et voilà qu'on lui « fait des histoires », qu'on l'arrête à une seule péripétie, laquelle, bien loin de se dénouer, se creuse chaque instant davantage et comme verticalement.

Si l'on considère que Péguy écrivait cinquante années avant le Nouveau Roman qui a fracturé le cadre de l'« histoire », on comprend qu'un lecteur placé devant ces incessantes digressions, ces paragraphes monstrueux, ces brutales accélérations, déclare, agacé, que Péguy est illisible. ET C'EST VRAI. Péguy est illisible parce qu'il refuse au lecteur les critères habituels de la lisibilité. Mais ce qui porte à son comble l'agacement du lecteur, c'est que celui-ci pressent dans ces détours un chemin rectiligne qu'il n'est pas assez rigoureux pour suivre ; c'est qu'il soupçonne dans cette lenteur une vivacité qui le laisse loin derrière ; et il sort du livre persuadé d'être lui-même celui qui digresse, qui lambine, qui réfléchit sans ordre.

Quelles sont donc cette suite inflexible et cette logique précise que dessine la répétition contre la suite et la logique habituelles ? *C'est précisément le renversement de l'habitude*. Celle-ci soutire au temps qui passe un même être, au point que les journées d'un homme habitué ne se distinguent que chronologiquement l'une de l'autre. Pour ce qui est de l'être, elles sont indiscernables. La répétition, au contraire, descend le long d'un même instant à des degrés d'être sans cesse accrus. La répétition est la machine de guerre inventée par Péguy contre la ritournelle et le rabâchage.

La répétition soutire de l'être au temps, là où la ritournelle lamine l'être en temps. Quand on sait que Péguy est disciple de Bergson pour qui la coulée temporelle est une coulée d'être, et disciple de Saint Jean pour qui le Logos s'est fait chair, on pressent l'importance fondamentale chez lui de la répétition.

Ce simple pressentiment interdit de considérer cet aspect de style uniquement comme un problème de *forme*. Encore qu'une étude purement stylistique s'impose, il nous faut, pour le moment, considérer le style répétitif de Péguy comme le problème de *fond* de son œuvre.

Cette méthode serait choquante s'il s'agissait d'étudier des textes qui apportent sur le monde des renseignements ou qui s'attachent à décrire des phénomènes. En ce cas, il est vrai, le fond ne dépend pas de la forme, et celle-ci est contingente. Mais lorsqu'il s'agit de parler non des objets, mais du mouvement des choses ; non des phénomènes, mais de la mouvance qui les crée ; non de science, mais d'incarnation, comment faire pour briser l'habitude des mots ? Ceux-ci, en effet, sont habiles à décrire les contenus ; mais malhabiles pour inciter le lecteur au mouvement du contenant lui-même. Lorsqu'il s'agit non de conforter l'homme

dans sa confiance envers la représentation « mondaine », mais de le faire participer à la création elle-même, il ne faut surtout pas être lisible « à la manière du monde » et il faut que les effets de la forme recueillent le mouvement que le fond ne peut capter qu'en le trahissant.

Puisque Péguy parle de l'essentiel et de son mouvement, on est donc justifié à étudier comme étant le problème central de ce qu'il a à dire *la façon* dont il le dit.

Qu'est-ce que la répétition recueille de si capital ? On en serait réduit au commentaire subjectif si Péguy lui-même n'avait pris soin de traiter explicitement cette question dans CLIO (je désignerai par ce terme l'ensemble des deux dialogues, et par *Clio païenne* et *Clio charnelle* respectivement la seconde et la première *Clio*.) Dans cette œuvre, la temporalité personnifiée (*Clio*) parle de la temporalité et d'une foule d'autres choses sans autre lien apparent que ceux des associations de mots, mais par des moyens tels qu'*elle met en œuvre les procédés dont elle parle*. Ainsi, par une concentration inouïe, le plan, le sujet et le style coïncident pour dévoiler la machinerie du temps.

Clio se présente tout d'abord comme un traité de la bonne lecture, ce qui est d'autant plus intéressant que Péguy, nous l'avons vu, est illisible au sens courant du terme. Il y enseigne à lire Homère, Beaumarchais, Hugo, l'Histoire elle-même et la Passion selon Saint Mathieu. Il n'y a que quatre façons de lire :

- 1°) une façon distraite ;
- 2°) une façon historienne, qui porte sur l'exactitude archéologique du texte ;
- 3°) une façon cléricale, qui célèbre le texte pour n'avoir pas à le lire (« paroles effrayantes que l'on vénère pour ne point les entendre » — *Pléiade* : p. 464 —) ;
- 4°) une façon déshabituée, qui re-fait paraître à nouveau l'originalité du texte contre l'indifférence, le savoir et le rituel.

Les autres lectures font :

- 1°) comme si le texte n'avait pas existé ;
- 2°) comme si le texte était seulement ancien ;
- 3°) comme s'il n'était plus présent.

Mais la bonne lecture refait *commencer* le texte et en fait un événement qui arrive de loin à l'instant. Si ce texte est un événement, il est irréversible ; on ne peut pas faire comme s'il était refermé, comme s'il ne venait plus à nous. C'est pourquoi la bonne lecture maintient ouverte l'irréversibilité du texte.

Or cette façon de bien lire dépend de nous. Selon la qualité de ma lecture présente, je transforme le livre

- 1°) en mort ;
- 2°) en momie ;
- 3°) en idole.

Ou bien, par une descente verticale dans l'ancien temps, j'en fais le fondement et la fondation de ce présent. Telle est la « responsabilité véritablement effrayante » du lecteur : ou bien étaler le temps en passé qui n'est plus et qui n'a rien à dire ; ou bien redresser le temps et fonder la lecture présente sur et dans l'événement de l'ancien livre. Il dépend de moi de me tenir ou non dans l'ouverture et l'inauguration d'Homère.

On remarque aussitôt que l'on retrouve en parlant de la lecture (id est du contenu du livre) ce que nous avons esquissé à propos de la répétition (id est du style de ce même livre). Dans les deux cas, on oppose la temporalité linéaire, progressive et transitive, qui juxtapose sans profondeur les différences extérieures de la chronologie, à la temporalité refluyente, descendante, ressourçante et verticale, qui creuse en spirale le long d'une même section temporelle pour en descendre toute l'épaisseur d'être. La relecture d'un texte ou la reprise d'un mot obéissent au même risque qui est le suivant : ajouter des « nouveautés » à la surface du temps, ou rendre le passé plus fondamental encore et plus plein « d'événement ». Dans les deux cas, il s'agit d'empêcher que le lecteur ne lise en mondain, en pécheur, en capitaliste, en historien, en adulte — termes variables pour une même erreur que *Clio* va étudier tout au long.

Seulement, si Péguy donne les principes de toute bonne exégèse, c'est aussi pour ses propres œuvres et en particulier pour cette *Clio* dont nous venons de vérifier l'accord entre le sujet et les procédés, entre le fond et la forme. D'ailleurs, il a pris la précaution d'interdire une lecture habituée de ce texte par une accumulation de chausse-trapes : l'ordre transitif est constamment brisé ; les thèmes apparaissent et disparaissent, introduits par des chevilles, des mots crochets, des ressemblances vagues. Parfois, Péguy se résume, mais c'est pour mieux brouiller les pistes, car il annonce une nouvelle digression. Quant aux « premièrement », ils attendent toujours leur « deuxièmement », et les parenthèses s'ouvrent sans se fermer. Pourtant, là plus encore qu'ailleurs, on ressent la force du plan et la rigueur de l'ordonnement comme un clou qu'on ne cesserait d'enfoncer. Mais cet ordre si proche, si pressant, est invisible.

C'est qu'il concerne l'essentiel et traverse, comme dit Péguy, à « quatre-vingt-dix degrés » l'ordre latéral émietté. Il faut donc pour le saisir convertir (au sens propre) le mouvement horizontal du texte en mouvement vertical et appliquer ainsi au texte lui-même la conversion dont parle Péguy. Nous n'aurions jamais découvert cette nouvelle logique si Lévi-Strauss n'avait appliqué aux mythes (lesquels eux aussi parlent de l'essentiel) une semblable distorsion. En récrivant le récit continu de façon à placer sur des lignes verticales les sections de texte qui ont même tonalité, il obtient un nouveau sens qui est saisi par la continuelle redite des textes transversaux. Ainsi la continuité brisée avoue une autre continuité verticale, beaucoup plus essentielle. Appliquée à Péguy — et, nous le verrons, à l'Évangile —, cette méthode donne un contenu précis à la simple requête de bonne lecture. De même que la vague d'étrave d'un bateau se dessine dans une quasi-immobilité grâce au continu afflux d'eau sous la coque, de même la forme même de l'essentiel se trace si l'on ne cesse de la faire traverser des couches littéraires de plus en plus nombreuses et de plus en plus ductiles. Il n'y a donc pas lieu de glisser latéralement le long de *Clio* en essayant vainement d'y mettre un semblant de continuité : il faut au contraire dresser verticalement le tableau des séries de sens qui capteront l'essentiel. Alors nous aurons une lecture déshabituée de ce texte.

Il ne saurait être question de donner ici tout le détail de *Clio*. Nous nous contenterons des grands thèmes exposés et de quelques phrases. Mais il faut préciser que *Clio* est tellement homogène qu'on peut, sans difficulté, retrouver le même rythme dans le détail des subordinées comme dans l'articulation des deux parties l'une sur l'autre. Commençons par *Clio païenne* et laissons les artifices typographiques faire surgir d'abord vaguement, puis de façon de plus en plus nette, le rythme et comme la pulsation de ce qui fait parler Péguy. Sur ce tableau, on trouve de gauche à droite le texte dans sa continuité, mais de haut en bas dans sa logique. Les césures marquent le plan explicite de Péguy. Les grands tirets indiquent les délimitations du plan, et les petits tirets le début des thèmes.

<p>— <i>Premier thème</i></p> <p>– Clio est une vieille femme qui s'éparpille et ne peut rien achever</p> <p>– Zeus était un bandit...</p> <p>–</p> <p>...ou bien on avilit l'auteur</p> <p>–</p> <p>... et non le dernier comme le veut le progrès...</p> <p>– On peut lire scientifiquement Beaumarchais (parodie)...</p> <p>–</p> <p>– On n'a pas pris la Bastille pour des causes et des buts</p> <p>–</p>	<p>Lire Homère est un risque...</p> <p>Le premier nymphéa est le meilleur...</p> <p>La première d'une pièce est décisive.</p> <p>La prise fut une première fête...</p> <p>Les « Châtiments » furent neufs. Il y a eu une première édition.</p>	<p>... mais pas le Dieu de l'étranger.</p> <p>... ou bien on couronne momentanément l'œuvre.</p> <p>... car le génie donne une fois pour toutes une certaine résonance temporelle.</p> <p>... on ne saisit pas le vieillissement à l'œuvre.</p> <p>Entre « <i>Figaro</i> » et « <i>Mère coupable</i> », on voit le vieillissement.</p> <p>qui d'avance fonde toutes les commémorations.</p>
<p>— <i>Deuxième thème</i></p> <p>– Parodie de thèse : on tire des fiches sans épuiser le réel.</p> <p>– On divinise l'histoire en invoquant son tribunal ; ...</p> <p>– Mais l'histoire est débile...</p> <p>– On parle de Hugo...</p>	<p>...on laïcise ainsi le Jugement.</p> <p>...et reporte en lieux éternels les invocations qu'elle reçoit à tort.</p> <p>...on se retrouve à parler de la grâce.</p>	

<p>– Hugo faisait un poème de vengeance...</p>	<p>...il finit sur un jugement.</p>
<p>— <i>Troisième thème</i></p>	
<p>– La thèse était un cas et pourtant on n’a rien pu épuiser.</p>	
<p>– Cléo n’achève pas... Cléo pourrait achever...</p>	<p>... pourtant toutes les Muses achèvent ... mais ce serait un raccourci, une œuvre d’art...</p>
<p>... pas un travail scientifique.</p>	
<p>– Cléo est un fantôme... C’est l’âme païenne...</p>	<p>... seul l’autre Dieu est sûr. ... ce sera l’âme charnelle. Les spirituels seuls sont charnels. Et verbumcarum factum est.</p>
<p>— <i>Quatrième thème</i></p>	
<p>– Les païens étaient non pas des païens archéologiques...</p>	<p>... ils étaient innocents et avec eux on peut faire une âme chrétienne...</p>
<p>... pas avec un zéro d’âme moderne.</p>	
<p>– Les dieux de l’Olympe sont méprisés parce qu’ils ne sont pas pleins...</p>	<p>... mais Œdipe et le héros sont pleins parce qu’ils meurent ils ont une vie et même une éternité.</p>
<p>– Courbet : « Vous allez dans les Orient,...</p>	<p>... vous n’avez donc pas de pays ». Tout le monde a un pays qui est en espace et en profondeur...</p>
<p>... mais pas Cléo qui fuit latéralement comme une Exposition universelle.</p>	
<p>– Les <i>Burgraves</i> accumulent des générations...</p>	<p>... mais ne donnent pas l’âge du temps irréversible qui passe ; ... non de la MÉMOIRE ; ... pas à la verticale ; ... pas celle de Jésus.</p>
<p>ils font de l’HISTOIRE ils vont en parallèle leur généalogie est plate</p>	
<p>– L’historien est un menteur</p>	<p>... le chroniqueur est à la fois objectif et artiste (Michelet-Vuillaume)</p>
<p>Le vieux ment aussi car il raconte de l’histoire...</p>	<p>... au lieu de faire de la mémoire.</p>
<p>– L’histoire réconcilie sur tout et même sur l’Affaire Dreyfus...</p>	<p>... mais l’affaire Jésus reste ouverte.</p>

Hugo n'est pas seulement dans le 1802 chronologique...

La chronologie est plate...

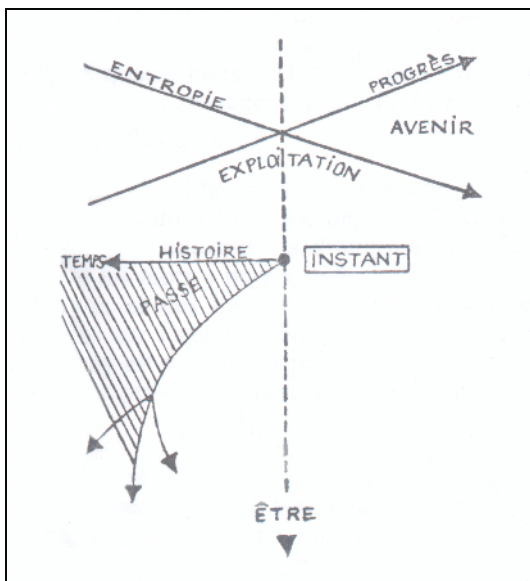
...il s'est encore placé dans un siècle qui a une profondeur de durée. Il y a le XVII^e, le XIX^e etc...

... alors que la durée a une plasticité avec des époques et des périodes.

Comment exprimer l'ordonnance qui apparaît dans cette grille de lecture ? Si nous n'avons pas mis de titre au-dessus des trois colonnes, c'est que le sens n'est pas séparable ou résumable, hors de la série verticale *tout entière*. En revanche, nous pouvons continuer, sur le rythme ainsi dégagé, à fournir d'autres paroles et d'autres genres littéraires de façon à ce que tous les lecteurs finissent par en percevoir la pulsation. Il ne s'agit pas d'expliquer Péguy : ce qu'il a dit est fort bien dit. Mais il s'agit de répéter sur le même air d'autres mots, puisque c'est l'air qui importe ici avant tout. Alors seulement le commentaire sera fidèle, *quand bien même il ne reproduirait aucun des mots de Péguy*, puisqu'il reprendra *dans le bon sens* le texte énigmatique.

Aussi, pour ne pas risquer de confondre notre commentaire avec un résumé ou une explication, il est préférable d'user d'un genre aussi peu péguyste que possible : le SCHEMA.

On voit sur ce schéma les différentes temporalités de *Clio* :



1°) Le temps du *PROGRES*, œuvre de l'argent, qui accroît irréversiblement le capital et qui gagne toujours sans jamais perdre. Ce temps va d'un passé insignifiant vers un avenir prometteur et monte constamment « à l'échelle ».

2°) Un autre temps, exactement inverse, qui lui aussi est irréversible, mais en ce sens que lui perd toujours et ne gagne jamais. Il est comme un capital fourni par le passé et que le présent ne cesse de dilapider. C'est le temps commun de l'humanité, celui de l'ENTROPIE. Comment ces deux temporalités sont-elles liées ? La réponse tient dans un mot comique de *Clio* : « Les fonctions d'épargne ont leur importance qui est grande. Les betteraves et les carottes, les pommes

de terre et les navets sont là pour nous le dire... Mais elles ne sont pas tout. Et surtout quand elles nous servent à nous, elles rendent moins de services aux solanées d'où nous les retirons » (Pléiade p. 129). C'est qu'en effet le temps du progrès bourgeois et de l'irréversibilité capitaliste est obtenu par le prélèvement d'une entropie accrue. Les deux temps sont liés par « l'exploitation » et c'est pourquoi, nous le verrons, le socialisme de Péguy s'enracine dans la volonté d'un « autre temps », c'est-à-dire d'un fonctionnement du temps qui ne soit plus sur le modèle de l'argent. Si *Clio* « prend son temps », C'est que le temps n'est plus de l'argent.

3°) La troisième utilisation du temps est celle de l'HISTORIEN, qui domine l'irréversibilité par la re-constitution exacte du passé. C'est pour Péguy la divinisation du

savant qui revient sur l'irréversible. Mais le temps qu'il obtient, au fur et à mesure qu'il le ré-tablit, s'aplatit et devient insignifiant : sans la perspective de l'irréversibilité, on ne comprend plus rien au goût de l'histoire (colonne I) : « Quand on me dit que Hatto, fils de Magnus, marquis de Vérone, burgrave de Nollig, est le père de Gorlois, fils de Hatto (bâtard), burgrave de Sareck, on ne me dit rien, dit-elle. Je ne les connais pas. Je ne les connaîtrai jamais. Mais quand on me dit que Chérubin est mort, *dans la vive attaque d'un fort où il n'était point commandé*, oh alors on me dit quelque chose, dit-elle ». (Pléiade p. 275).

4°) C'est que le véritable circuit du temps (colonne III) est tout autre : il se définit par la PLENITUDE. Le passage du temps est une création, si bien qu'une œuvre, une chronique, une mort au champ de bataille, quatre mots d'Homère, une prière, un raccourci, un homme de quarante ans, possèdent plus d'ÊTRE, c'est-à-dire d'éternité, que tout l'étalement de la durée.

Pour simplifier davantage encore, on peut opposer le temps qui indéfiniment dure au même degré d'ÊTRE et le temps qui, pour un même instant, descend, toute la dimension de l'ÊTRE. C'est pour cela que résonnent les mots « pays », « âges », « siècles » : ce ne sont pas seulement des lieux et des instants ; chaque instant et chaque lieu a un double repérage sur l'axe de l'être. Le XVII^e siècle est un *âge* en profondeur. Domrémy est un *lieu* en profondeur. L'épaisseur d'être du temps fait que rien n'est plus insignifiant et interchangeable à la manière des *Burgraves* de Hugo.

Mais ce double repérage dépend de l'instant : c'est à chaque instant que l'on décide ou de fuir latéralement ou de recréer le temps. Selon le cas, le passé est une tombe ; ou bien le *passage* toujours ouvert de l'événement. Voilà pourquoi Péguy multiplie les « cas » de passage, de premièreté, de glissement, pour désigner par tous les moyens et jusqu'à satiété cette pointe et ce tremblement de l'instant où se décide le passé (colonne II).

Voilà ce qu'on peut redire dans le rythme de *Clio païenne*, mais ce rythme est encore grossier dans la mesure, d'une part, où rien ne vient affiner notre saisie de ce composé de temps et d'éternité qui fait la temporalité neuve ; et, d'autre part, dans la mesure où rien ne vient articuler l'un sur l'autre le temps de l'historien et le temps du génie. C'est pourquoi le second dialogue va *redoubler* cette opposition et susciter un autre rythme obtenu à partir du premier. Nous allons lire *Clio charnelle* de la même façon que *Clio païenne*, pour que se manifeste ce nouveau galop de l'essentiel, plus sourd, plus riche, plus terrible :

I	II	III
<p>— Premier thème</p> <p>—</p> <p>— L'histoire est blasée...</p> <p>—</p> <p>...mais ce n'est pas un retour faustien.</p> <p>—</p>	<p>Le premier nénuphar. L'étonnement génial.</p> <p>Le génie court-circuite le temps...</p> <p>Le mot d'enfant désobéit continuellement...</p>	<p>...mais Hugo en redingote... ... est jeune et antique.</p> <p>L'histoire est importante puisqu'il suffit de lui échapper pour être génial.</p>

9 01-Péguy-Colloque du centenaire-Bruno Latour

<p>...mais on le ramène à l'adulte et à l'État qui meurt.</p> <p>—</p> <p>—</p> <p>—</p>		<p>Le FONDATEUR est sacré : enfant-peuple-génie-ville.</p>	<p>L'âge est le premier renseignement : l'âge de la France. Histoire... en profondeur. La ville rend... verticale l'histoire horizontale.</p>
--	--	--	---

— Deuxième thème

<p>—</p> <p>—Le temps brise les fondations...</p>	<p>Même éternelle</p>		<p>Toute fondation dans le temps... est sacrée La ville païenne Est sacrée et profane... ...La ville monastique aussi. ...qu'il faut toujours recommencer pour obtenir la continuité... par la refonte... ...une fondation doit être refaite...</p>
---	-----------------------	--	--

— Troisième thème

<p>— La vieille Clio...</p> <p>—</p> <p>...et brisent tout le mécanisme du temps : le temporel est vidé...</p> <p>— On fait de Clio... TOUT On sépare... Le SIÈCLE</p> <p>— TOUTE LA MACHINE EST BRISÉE.</p> <p>—</p> <p>—</p> <p>—</p> <p>—Il y a les curés laïcs. Ceux-ci sont bêtes.</p>	<p>Mais les clercs la vident...</p> <p>...et perdu par l'éternel...</p> <p>RIEN</p> <p>La RÈGLE...</p> <p>Les clercs se séparent...</p> <p>Les clercs peuvent être mystiques...</p> <p>Les clercs ronchonnet...</p> <p>Il y a les curés clérici-</p>		<p>...devient la pièce du mécanisme éternel.</p> <p>...le temporel est sauvé... et accru par l'éternel.</p> <p>...Jésus n'est ni règle ni siècle mais un seul tissu. ...mais Jésus s'incarne une 1° fois</p> <p>...pas Jésus qui s'incarne une 2° fois dans la vie de famille Le père de famille est le seul plein séculier... plein régulier</p> <p>...Jésus travaille et fait trois années... éternelles.</p>
---	--	--	---

	caux. Ceux-là sont de dangereux parasites.		
	I	II	III
— Quatrième thème			
— ...mais il y a l'absence de tout christianisme. ...ceci contre la frivolité moderne. ...Tout n'est pas réversible. —		Il y a des ouvertures...	L'excommunié... ...est chrétien... Le sacrement rend le temps sacré ; il rend chaque instant... ...éternel... ...qu'on ne referme plus et qui sont du temps... ...et de l'éternité... Le dernier sacrement de la mort naturelle... ...et sacrée.
— Cinquième thème			
— On en fait de la nature... — — — Si on avait une preuve... — Aucun changement superficiel...	...on en fait un rituel On en fait une remontrance... ...s'il y avait un miracle...	Relire la Passion : Il faut se déshabituer : ...lui seul n'est pas prêt : effroi, recul. c'est une confiance... Tout tombe si on enlève cela :	Tout était prêt sur la terre... ; et au ciel L'Histoire... ...est capitale puisque de la mort... ...un Dieu a eu peur. ...Alors que tout le reste est un enseignement. Son corps a eu Peur... ...et son âme charnelle. ...il n'y aurait plus eu l'articulation : temporel... ...éternel ... mais tout est changé.

Cette seconde partie manifeste la métamorphose de la vieille bonne femme radotante et finie, de la vieille chouette de Minerve, en Sainte charnelle, pièce décisive de la machinerie même du temps : « Je grandis, je grandis, je ne me reconnais plus moi-même ». C'est que l'opposition n'est plus l'opposition « antique » entre l'historien et le génie, mais que c'est une opposition entre, d'une part, l'opposition du temporel et de l'éternel et, d'autre part, l'union de l'éternel et du temporel. Si bien que le texte se joue musicalement sur quatre combinaisons de ces oppositions :

- 1°) historien et clerc contre Jésus ;
- 2°) historien contre clerc ;

- 3°) historien contre Clio sauvée ;
- 4°) clerc contre Jésus incarné.

On peut alors commenter en toute fidélité cette seconde *Clio* en fournissant à ce nouveau rythme de quoi se « vêtir ».

Le point focal désigné par cette symphonie d'oppositions entremêlées — et l'on pourrait aller beaucoup plus avant dans la « philologie » de *Clio* — est l'instant décisif par lequel on passe de la distinction des deux registres à leur unité.

Si l'on perd cette articulation, il ne reste RIEN du christianisme : « Cet **emmouement** démonté, cet ajustement dérégulé, désaxé, décalé, TOUT TOMBE... Il n'y a plus de monde à sauver. Il n'y a plus d'âme à sauver. Il n'y a plus aucun christianisme... Il n'y a plus ni tentation, ni salut, ni preuve, ni passage, ni temps, ni rien. » (Pléiade p. 389). Péguy ne dit pas qu'il reste « quelque chose » : il ne reste rien du tout. Péguy ne dit pas que les clercs sont « un peu » chrétiens : il dit qu'ils ne le sont pas du tout.

Mais à l'inverse, si l'on se met dans cette articulation, si l'on se tient dans cet **emmouement**, on n'est pas « un peu » chrétien, on l'est *absolument* — même si l'on ne va pas à la messe — même si l'on refuse le mariage religieux.

Comment expliquer la violence de ce « tout » et de ce « rien » ? Comment plutôt « habiter » cette violence ? Nous le savons et la raison en est contenue dans la RÉPÉTITION : puisqu'en effet les genres littéraires, les thèmes, les mots, que nous avons inscrits les uns au-dessous des autres, définissent *par leur répétition* un rythme qu'ils ne contiennent pas *par eux-mêmes*, c'est que le christianisme de Péguy n'est pas lui-même contenu dans un certain type de genre littéraire, dans certains langages, dans un faisceau particulier de croyances reconnues comme chrétiennes. Mais qu'au contraire, il est contenu dans ce rythme essentiel, lequel jaillit à travers tous les genres littéraires quels qu'ils soient, *pourvu* qu'ils subissent cette distorsion et ce renversement capital. Il est donc vain de vouloir repérer le christianisme de Péguy à l'aide des seuls bandeaux de texte qui emploient des mots sociologiquement et historiquement chrétiens, car ce qu'il veut dire, ce qui le fait parler, parle autant à travers Hugo, Beaumarchais, Bergson ou Vuillaume. Ce n'est pas seulement vain, c'est criminel, puisque cela revient à faire jaillir la vague d'étrave, sans que l'eau remue sous la coque ; c'est préférer l'arrêt au mouvement, le mot au sens, le contenu au contenant, la parole au rythme ; ce serait précisément être un *clerc* — clérical ou anticlérical, peu importe —.

Pour saisir cette situation « verticale » et non plus « horizontale » du christianisme, il faut comprendre qu'on ne réduit pas, ce faisant, le christianisme à rien. Certes, il n'est plus une métaphysique, une civilisation, une hiérarchie, une politique, une dogmatique il est une « manière », un « ton », un « contenant » pour tout renouveler : il n'est pas une nouveauté, un changement superficiel ; il est la déshabitude elle-même, il est le mouvement même d'inversion répétitif du temps. Quoi ? est-ce là tout ? Est-ce bien cela le TOUT ou RIEN du Christianisme, cette simple découverte ? :

« Et moi je demande : en connaissez-vous beaucoup d'autres (...) Empêcher l'homme, déshabituer, désentraver l'homme de descendre certaines pentes mentales, si seulement on y réussissait, certaines pentes de pensées, soyons convaincus qu'il y aurait là, qu'il y avait là matière, objet, à une très grande logique, à une très grande morale, à une très grande métaphysique (...). Et enfin tout l'immense appareil de l'incarnation et de la rédemption n'a-t-il pas été dressé pour désentraver l'homme, pour l'empêcher de *rester tombé* dans l'esclavage

et j'ai presque envie de dire dans l'habitude du péché originel ? Car le péché était surtout devenu une immense habitude ». (*Note sur M. Bergson* : Pléiade p. 1266). Ainsi la révolution et le fantastique bouleversement chrétien ne seraient-ils que cette formidable et humble et décisive et continuelle déshabitude ? Malheur aux clercs s'ils confondent la logique du temps qui passe, et celle, verticale, du temps qui se creuse, s'ils ne savent ni vieillir, ni lire, ni prier ; — la solution de Péguy est prête : on re-fera le christianisme, on re-dressera à « quatre-vingt-dix degrés » la lecture chrétienne, même sans les clercs et au besoin contre eux.

Tout est fait dans cette *Clio charnelle* pour faire sourdre des textes l'importance de la décision et la radicalité du choix : il faut se tenir dans cette ouverture absolue et dans ce risque, entre ce TOUT et ce RIEN, et non ailleurs. Dreyfus lui-même ne s'y est pas tenu ; Jaurès lui-même n'y a pas tenu l'affaire Dreyfus ; c'est pourquoi celle-ci, bien que proche et brûlante, est redevenue de l'histoire et qu'on s'est réconcilié sur elle : « Il n'y a qu'une affaire, dit-elle, sur laquelle nous sommes sûrs qu'on ne se réconciliera jamais et sur laquelle nous sommes sûrs qu'il y aura une division éternelle c'est l'affaire Jésus. Et dans le même sens, c'est la seule aussi dont nous sommes sûrs que l'on ne fera jamais l'histoire » (Pléiade, p. 291). C'est que Péguy appelle « Jésus », par un re-sourcement de la théologie, non seulement le personnage passé et compassé mais exact des modernistes ; non seulement le Dieu éternel des clercs, mais (et toute la clef est là) il appelle « Jésus » le rythme même d'effectuation du temps, et le mouvement de déshabitude, et l'irrésistible ouverture de l'histoire. Que l'on ne demande surtout pas si ce qui est désigné par ce mot — qui est un mot parmi d'autres — est un Être ou un concept, un temps ou une personne, du passé ou du présent, puisque c'est le mouvement même de toute désignation pécheresse ou salutaire, mouvement par lequel la différence criminelle entre l'être et le temps, le concept et la personne, le passé et le présent, est reprise et abolie. Reste précisément TOUT : la coulée d'absolue création, l'absolue déshabitude.

Nous demandions en commençant ce que recueillait la répétition de si capital : elle ne recueille rien, elle recueille le recueillement de tout. Serions-nous déçus ? Quoi, elle n'apporte aucun message extraordinaire, aucune nouveauté « littéraire » ? Non ! Elle re-prend ce qu'on savait déjà mais qu'on avait oublié : que tout tient dans la reprise. Ainsi la répétition, simple avatar du style, recueille *tout* le christianisme et rien de moins. Les clercs rabâchent ; Péguy répète. Les clercs répètent les mêmes paroles à travers des airs de plus en plus différents : Péguy le même air à travers des paroles de plus en plus nombreuses ; les paroles des clercs sont de plus en plus inaudibles et les airs de plus en plus connus ; les paroles de Péguy sont de plus en plus audibles et l'air de plus en plus neuf ; avec les clercs, aucun peuple n'entend plus la Parole dans sa langue. Avec la répétition de Péguy, chacun entend la Parole dans sa langue : *la répétition refait le travail de la Pentecôte*.

Si, en effet, on applique aux Évangiles la même grille de lecture que celle que nous avons appliquée à Péguy, on s'aperçoit avec surprise¹ qu'ils disent la même chose et usent, malgré les énormes différences de style et de culture, du même procédé fondamental celui qui consiste à multiplier les bandeaux littéraires pour mieux faire scintiller ce qu'ils ont à dire et qui est le contenant par lequel ils parlent. Chez eux, comme dans Péguy, l'ordre transitif dépend de mots-crochets, de chevilles, de ressemblances fortuites. Mais l'ordre vertical, le rythme essentiel est le même, comme si Péguy n'avait cessé de commenter — au sens défini plus haut — le rythme qui jaillit des Évangiles. C'est que le grand et continu mouvement

¹ Dans une thèse en préparation sur « Exégèse et Ontologie ».

d'exégèses, de relectures, de réformes des Livres Saints, obéit précisément à la machinerie dont *Clio* a fait, consciemment cette fois-ci, et non inconsciemment, son objet.

Est-ce à dire que Péguy ne dit rien de neuf ? Au contraire : de même que le christianisme tout entier n'apporte rien de nouveau qui soit dans l'ordre transitif, mais re-commence à nous déshabituer de tout l'ordre transitif, de même Péguy n'enrichit pas, ne résume pas, ne vulgarise pas, ne fait pas progresser le christianisme, mais le refait re-commencer à neuf, en dressant sa répétition contre le rabâchage. Péguy n'est pas original. Mais en lui l'origine réapparaît pour ce qu'elle est : neuve et ancienne.

Pourtant, si Péguy produit un tel « effet » de déshabitude, c'est qu'il n'utilise pas pour capter l'origine les grands archétypes du Haut et du Bas, de l'Avant et de l'Après. Il ne désigne pas Dieu comme celui qui « est en Haut » ou Jésus comme « celui qui Vient ». Il utilise au contraire les catégories de Bas et d'Avant, si bien qu'il situe pour ainsi dire Dieu « en Bas » et dans le « Passé ». Par ce coup d'audace — dont il faudrait étudier, à travers ses images préférées, les raisons exactes — il obtient une mise à neuf de tout le christianisme à partir de l'*incarnation*. Chacun renouvelle le christianisme — **id est répète la répétition** — à sa manière (ou alors il rabâche et c'est un clerc), en partant d'un point quelconque. Péguy ne part pas de la résurrection de la grâce, de la pauvreté ; il part de l'incarnation et désigne le re-croisement et le salut comme une conversion vers le Bas et vers le Passé. C'est pourquoi les termes « race », « terre », ont chez lui tant d'importance. C'est pourquoi également le terme de « prophète » lui convient mal — sans parler du terme absurde de « poète chrétien » puisque justement il n'utilise pas la catégorie d'avenir et que l'eschatologie est pour lui dans l'irréversible profondeur du passé. Le terme « évangéliste » lui conviendrait mieux. Il est vraiment celui qui, avec les mêmes procédés, redit la Bonne Nouvelle de la déshabitude passée, la bonne nouveauté des événements passés, la continuelle ouverture de l'Événement.

Cette nouveauté dans le choix des archétypes produit un effet de déshabitude qui oblige à faire circuler autrement le temps. En effet, ce n'est pas seulement le style et la foi de Péguy qui sont suspendus à ce mouvement ; c'est aussi sa *situation* politique. Péguy cherche un « autre temps ». Où va-t-on le trouver en cette fin du XIX^e siècle ? Dans l'avenir ? Mais l'avenir pour Péguy n'est pas une catégorie pleine ; il ne croit pas au progrès. Il sera donc pour l'avenir socialiste, mais contre la politique socialiste. Sera-t-il pour le passé ? Oui, mais c'est la *nouveauté* du passé qu'il regrette et non son *ancienneté* comme les réactionnaires. Il sera donc pour le passé contre l'*Action Française*. Mais si ce temps n'est ni dans le passé ni dans le futur, il est donc dans l'éternité ? Pas davantage. L'éternité des clercs est morte. Il sera donc anticlérical. Est-il pour le présent laïc ? Non plus. Il sera donc anti-anticlérical. Et ainsi de suite et ainsi toute sa vie. Ce n'est pas par indécision, par frivolité. Il cherche l'altérité du temps, l'altération du temps à travers toutes les positions. S'il se brouille avec ses amis, c'est pour la même raison que celle qui le rend illisible et qui le force à répéter les mots : il vise autre chose que l'habitude ; il cherche la nouveauté de l'origine à travers les effets de la déshabitude. Au lecteur moyen, « progressiste », moderne, il oppose tout ce que celui-ci déteste : le Moyen Age, Jeanne d'Arc, la France, le travail bien fait, la Petite Espérance... Non parce qu'il y croit, non parce qu'il fait semblant, mais parce qu'il cherche à faire saisir au lecteur, dans le *choc*, l'essentiel — ou plutôt à faire que, dans le choc, l'essentiel se saisisse du lecteur.

Ainsi le même mouvement rend compte de la composition de *Clio*, du sujet de *Clio*, du style de *Clio* et de la situation de son auteur. C'est bien qu'il ne s'agit pas d'un contenu mais du contenant même de l'œuvre et de l'auteur, du principe de leur double jaillissement.

Mais si nous savons pourquoi Péguy se répète, il nous reste à considérer comment la répétition dans la phrase sert le dessein de Péguy de produire un autre circuit du temps.

Comment doit-on lire une phrase, la première tombée sous le regard, d'après le mouvement que nous avons dégagé ? Comment faut-il laisser *passer* les mots ? Les mots ne se succèdent pas dans une progression comme si l'on gagnait de l'un sur l'autre. Au contraire, chaque mot enfonce le précédent plus loin, et plus les mots s'accumulent, plus le premier s'enrichit. L'accumulation des mots des parenthèses, des redites, n'exhause pas une formule

1°	Être dans le rang...	ultime mais enracine de plus en plus puissamment l'origine. A chaque mot nouveau, le premier mot devient encore plus <i>premier</i> .
2°	... être comme tout le monde Être dans le rang...	
3°	... ne pas dépasser ... être comme tout le monde Être dans le rang...	
4°	... (ne pas de distinguer) ... ne pas dépasser ... être comme tout le monde Être dans le rang...	

(Pléiade p. 282)

Péguy, par son style, impose au lecteur la loi du vieillissement. Il y a en effet une identité absolue entre bien lire, bien vieillir, être bon chrétien, identité que la répétition des mots rappelle aussi souvent que l'habitude l'oublie, c'est-à-dire sans cesse. A ceux qui, malgré le désordre du livre, l'audace des archétypes, l'errance des positions continueraient à dormir sur le texte et à en attendre une histoire mondaine, la répétition porte le

coup de grâce, le coup de la grâce, et impose en miniature un Jugement Dernier. Par la répétition, le temps est jugé ; par elle, à chaque phrase, le temps, au lieu de couler, se creuse, s'inverse, et s'ouvre à l'événement fondateur.

Il va de soi que si nous-mêmes, à cet endroit et qui que nous soyons, savants ou ignorants, nous cessons de répéter le rythme de « Péguy-évangéliste », pour nous en tenir à ses paroles ; si nous nous arrêtons, ne fût-ce qu'un instant, de vieillir et de lire à sa manière (c'est-à-dire de multiplier les paroles et les genres pour qu'éclate la vague de l'origine), alors Péguy, comme Jésus aux mains des clercs, Jeanne aux mains des historiens, Dreyfus aux mains des socialistes, glissera comme s'il n'avait jamais rien dit hors de l'événement irréversible qu'il a fondé. Alors il vaudrait mieux pour notre salut que ce colloque n'ait pas eu lieu, car c'est de nous et de nous seuls qu'il s'y est agi.

DISCUSSION

Willy BAL demande que l'on passe immédiatement aux débats — et que l'on commence par examiner la communication de Mme Fraisse.

André-A. DEVAUX pose deux questions :

1°) Y a-t-il ou non chez Péguy METAPHORE ? (Car il n'a cessé de répéter jusqu'à sa fin : « Il n'y a jamais de métaphore » — alors qu'il admet en revanche le jeu du SYMBOLE —)

2°) Y a-t-il chez Péguy de *l'ineffable*, le mystère même de la présence du SECRET, au-delà des mots eux-mêmes ?

Simone FRAISSE répond :

1°) Pour ce qui est de l'INEFFABLE (par définition : « ce qui ne se dit pas »), comment savoir ? Si nous n'entendons rien, à nous d'imaginer — de susciter ce qu'était l'INEFFABLE de Péguy.

2°) Pour ce qui est de la METAPHORE (laquelle, pour Simone Fraisse, comprend le symbole), c'est là un procédé de transfert familial à tous les poètes, et qui reste finalement affaire de définition...

Willy BAL propose qu'on intervienne maintenant sur la communication de M. Fritz.

Raymond WINLING se demande comment expliquer la différence de langage qui est patente entre la première *Jeanne d'Arc* et le *Mystère*, dans lequel il semble bien que Péguy ait renoncé à utiliser la langue populaire, pourtant moyen de pénétration privilégié de l'âme d'un peuple dans son siècle.

Gérard FRITZ signale d'abord que la structure des deux pièces est différente et qu'on n'y rencontre pas les mêmes personnages toute une série de personnages populaires de la première *Jeanne d'Arc* sont absents du *Mystère*, et donc leurs propos éventuels...

Remarquons toutefois le réemploi de la langue populaire dans le prodigieux récit de la Passion.

Willy BAL donne la parole à qui veut conclure sur la communication de Bruno Latour.

Mgr Henri JENNY, relevant l'affirmation de Bruno Latour « Le terme de PROPHETE convient mal à Péguy », attire l'attention de tous sur l'ambiguïté du mot « prophète » : celui qui annonce sans doute l'avenir, mais celui qui est également un révélateur du passé.

Bruno LATOUR : J'entends « prophète » au sens propre, et non au sens banal. Pour moi, le prophète, c'est l'homme de l'identité, dans l'instant présent, du passé, de l'avenir et du présent : c'est l'homme de l'éternité.

C'est cette identité-là qui est à l'œuvre dans toute la Bible, dans tout l'Évangile. Mais chacun, selon ses archétypes fondamentaux, choisit l'une des coordonnées possibles, l'un des aspects de cette trinité. Or le prophète est celui qui considère l'avenir non pas comme un futur

transitivement, mais comme apportant l'éternité, apportant le présent, venant à l'instant. Le prophète, c'est celui qui dit « Le royaume de Dieu vient ». Il ne vient pas demain il vient maintenant. C'est précisément parce qu'il vient avec une radicalité extrême qu'il vient maintenant.

Je dirai encore que Péguy n'est pas un prophète au sens banal du terme, n'est pas un diseur de bonne aventure : c'est un diseur de Bonne Nouvelle. Ce n'est pas pareil. Comme je l'ai dit, le terme « évangeliste » me paraît mieux lui convenir. C'est-à-dire que si l'on étudie conjointement *Clio* et Saint-Marc par exemple, si on les lit comme Péguy veut qu'on lise, c'est-à-dire non de façon latérale mais de façon verticale, on s'aperçoit que Saint-Marc utilise exactement le même procédé que Péguy — procédé qui consiste à lire en mettant l'un en dessous de l'autre, verticalement, tous les éléments, tous les genres littéraires qui ont la même tonalité. *Clio* n'est pas faite pour être lue à la suite. D'ailleurs il n'y a pas de suite. Ce qui accroche les mots les uns aux autres, ce sont des mots-clés, comme dans Saint-Marc ; ce sont des mots-cheville, comme dans Saint-Marc. La même structure fondamentale du temps se dégage dans *Clio* et dans Saint-Marc. La même structure : il n'y en a pas d'autre. Il n'y a pas deux structures du temps : le temps demeure le même. Seulement, il faut toujours nous déshabituer de la temporalité transitive. C'est pourquoi il faut lire les genres littéraires non à la suite, mais les uns au-dessous des autres, et c'est alors qu'on voit paraître sous *Clio I*, *Clio II*, à travers la *Clio païenne*, la *Clio charnelle*. C'est pourquoi il faut toujours refaire l'Évangile. Pour Péguy, le mot « prophète » me paraît maladroit dans la mesure où il implique que Péguy utilise la catégorie de futur eschatologique, alors que Péguy n'utilise pas du tout cette catégorie-là : il utilise celle de profondeur et de passé. C'est là que regarde le prophète. Et c'est géologiquement que Péguy se ressource. Il utilise des images de terre, de puissance, de race. Autrement dit, il renouvelle le christianisme. Le christianisme, on peut le renouveler par tous les bouts ; chacun peut le relire par tous les bouts. Mais Péguy, lui, utilise pour le renouveler des catégories qui ne sont pas celles du prophète, mais qui sont celles de l'évangeliste.

Mgr. Jenny consent de bon coeur à cette acception du mot *prophète*.

Charles-Pierre Péguy reste perplexe devant le schéma proposé par Bruno Latour. Il pense en effet que, dans ce plan, *approfondissement* et *entropie* paraissent avoir la même composante négative — et il tient qu'on ne peut suggérer graphiquement un approfondissement au sens ici défini en restant dans les figures à deux dimensions par lesquelles on définit parfaitement le progrès et l'histoire.

Bruno Latour est d'accord le schéma est en soi catastrophique ! Mais ce schéma, il est dans Péguy. Si on l'en sort, il perd tout son sens.

Exemple : Quand Péguy parle de l'opposition entre MEMOIRE et HISTOIRE, il cite les « *Burgraves* » de Hugo, pièce illisible de par l'accumulation monstrueuse des générations successives — accumulation *qui ne donne aucun effet de perspective temporelle*. Il y a en effet opposition fondamentale entre

- l'histoire horizontale qui court le long des couches temporelles
- et l'histoire en sa mémoire, qui descend en profondeur dans les couches temporelles non pas latérales, mais verticales.

Soit cette « *différence de 90°* » dont parle Péguy. Et si la mort de Chérubin « dit quelque chose » à *Clio*, c'est que là il n'y a pas la mémoire indéfinie de l'histoire qui n'en

finit pas d'épuiser le détail : il y a le RACCOURCI. Clio la païenne « n'arrive jamais à finir ». C'est pourquoi son style est *répétitif*, et la répétition le sujet de *Clio*.

Ce sont ces RACCOURCIS dont Clio regrette qu'on ne les lui accorde pas, elle qui n'a droit qu'aux fiches : « Ah si on me laissait descendre dans ma mémoire et non pas faire de l'histoire. Mais je suis une muse qui n'en finit pas, qui est constamment dans l'*irréversibilité* ».

Autrement dit, Péguy ne nie pas l'irréversibilité. C'est vrai que le temps passe et qu'on perd toujours : c'est l'organisation même du temps. Simplement, Péguy est disciple de deux personnes : de Bergson, pour qui le temps qui passe est l'ÊTRE ; et de Saint Jean, pour qui l'être est dans l'ÉTERNITE. Péguy est leur disciple pour la même raison dans les deux cas. Ces deux constellations que sont Saint Jean et Bergson lui servent — par le moyen de la répétition — à faire jaillir dans le même mouvement une éternité qui n'est pas détachée du temps ; à démontrer que le temps qui passe ne passe pas pour rien, mais que c'est une œuvre, un être, et que le temps et l'être sont une seule et même chose, laquelle s'oppose aux clercs, aux habitués, aux historiens.

Jean Onimus donne son accord à cette thèse : on comprend mieux Péguy quand on part de cette réflexion sur le temps. Mais il est fort craindre qu'il n'y ait confusion sur le mot « répétition » : il faut distinguer profondément « répétition » en un seul mot et « ré-pétition » en deux mots.

La « répétition » au sens usuel aboutit à une disparition d'information, laquelle, répétée un nombre X de fois, cesse d'être une information pour s'enliser dans l'habitude, et donc dans le néant.

La « ré-pétition » au sens kierkegaardien correspond à l'effort pour re-saisir, pour regagner, pour ré-péter le passé dans son intégralité — pour pénétrer d'une façon présente dans l'épaisseur de la permanence. C'est dans ce sens que Merleau-Ponty a pu dire : « Il n'y a rien de profond que le souvenir », c'est-à-dire la ré-pétition. Et le mystère (qui est celui-là même de la grâce et de l'incarnation), c'est qu'il y a de la différence dans la ré-pétition.

Bruno Latour applaudit et, pour illustrer cette thèse, prend entre mille cet exemple dans *Clio* « Nous connaissons la *race*, la *lignée*, l'*acheminement* des prophètes ». Il y a là trois synonymes. Mais comme Monet ses nymphéas, Péguy répète non pour enfoncer le premier, mais pour faire descendre « une certaine résonance temporelle », pour faire descendre l'instant dans l'être. Le énième mot fonctionne pour donner de la différence, pour rendre plus premier le premier mot : l'acheminement enfonce la lignée, qui enfonce la race. Péguy n'accumule que pour rendre le premier mot vraiment premier. Autrement dit, la répétition est une machine à faire DE LA DIFFERENCE AVEC DE L'IDENTITE. Alors que l'entropie (ou l'habitude) fait du même avec de la différence.

Frantisek Laichter conteste à son tour la valeur du schéma proposé par Bruno Latour. Péguy lui-même ne nous a-t-il pas mis en garde contre les simplifications et les épures, qui a dit : « L'esprit intuitif aboutira (...) à des concepts fluides capables de suivre la réalité dans toutes ses sinuosités. » ? Il y a dans tout schéma une rigidité desséchante qui ne peut traduire la complexité de la vie créatrice et novatrice.

Bruno Latour reconnaît volontiers avoir pris un risque maximum en proposant ce schéma à quoi bien sûr le vrai Péguy n'est absolument pas réductible. Le schéma est complètement faux. MAIS il est faux comme chacun des genres littéraires que Clio utilise et

déroule successivement pour faire naître le rythme dont il s'agit. Recourons une fois de plus au texte :

Dans *Clio*, un passage n'a vraiment ni queue ni tête, où l'on passe de Hugo au Tribunal de la génération qui vient, lequel caricaturerait le Jugement Dernier. Et là, *Clio* s'arrête et dit : « Tiens, comme c'est curieux : on parlait de Hugo, on en arrive à la grâce. » De quoi — à la faveur d'un mot-crochet — on repart pour parler des *Châtiments* et d'un poème qui finit par un Jugement Dernier... Ces trois choses-là, lues à la suite, linéairement, comme on lit une dissertation classique, paraissent l'incohérence même. Mais si on les met *les unes au-dessous des autres*, alors là, jaillit le christianisme de Péguy, lequel ne se limite pas aux seuls moments où Péguy parle de la Passion, mais ruisselle continuellement de tout son propos répétitif qui reprend sans trêve le mouvement général du Temps. Péguy est « ontologue » : il retrouve, il reprend le mouvement même de l'Être. Sans doute comparaison n'est pas raison, et l'on reprend l'image de l'exposé mais on peut assimiler le rythme accumulatif — et qui semble donc *arrêté* — à la quasi-immobilité de la vague d'étrave due à l'accumulation d'eau sous la coque.

Ce schéma donc est nul si l'on s'y arrête, si l'on s'y bloque. Il ne vaut que comme un genre littéraire possible qui vient à la suite de tous ceux qu'a utilisés Péguy, de Hugo à Beaumarchais — à la suite de cette juxtaposition d'où naît l'effet qui l'intéresse.

Roger Secrétain (qui avait eu le privilège de lire avant le colloque le texte écrit de la communication de M. Latour, « texte extrêmement beau et qui va vraiment très loin ») souligne l'ambiguïté qui est liée à la double acception du mot « répétition » ; s'interroge sur la nécessité du schéma mis en cause, alors que l'exposé de M. Latour était parfaitement convaincant en lui-même ; et, revenant en arrière, tient que le mot « prophète » désigne aussi bien le révélateur du passé que le révélateur de l'invisible.

André-A. Devaux (d'accord sur le fond) pense, lui, « que Péguy ne répète jamais... ». Péguy le dit lui-même « Il n'y a pas chez moi répétition, il y a resurgement ». De plus nul écrivain n'est plus « lisible » que Péguy. Avec lui, on ne peut se tromper si on le lit vraiment. Alors qu'avec Hegel...

Quant à situer Dieu « en bas », alors qu'il est aussi bien « en haut » (en tout cas à la convergence de toutes les relations perpendiculaires), il y a là abus de formulation, dont le caractère percutant n'en est pas pour autant plus démonstratif !

Jacques Boudet remarque, non sans quelque malice, que tous ceux qui se disent d'accord avec M. Latour ne le sont finalement que sous le signe d'une très grande confusion. Confusion qui repose sur le sens même du mot « répétition ».

Avec le mot « répétition », nous sommes au cœur de la critique qui est faite à Péguy du point de vue du style. Les gens vous disent généralement « Je ne lis pas Péguy car c'est un rabâcheur, c'est un ressasseur, il ne cesse de se répéter. » Il faut donc que l'on précise bien le sens du mot « répétition ». Lorsque André-A. Devaux dit : « Péguy ne répète jamais », comment ne pas le renvoyer à ces quatrains de *Eve* où, qu'on le veuille ou non, il ne cesse de répéter. Quand une trentaine de quatrains commencent par : « Heureux ceux qui... » et que sur les quatre vers du quatrain il n'y a qu'un mot qui change d'un quatrain à l'autre, on ne peut nier qu'il y ait répétition. On aurait donc aimé que Bruno Latour commençât par nous donner un exemple très précis de ce qu'il entend par *style répétitif* (car tel était le titre de l'exposé :

Style répétitif. Style, et non pas répétition de genres littéraires). Et qu'ensuite il nous montrât comment il rendait compte de ce style répétitif.

Or, lorsqu'il nous a donné un exemple de répétition il a pris ces trois mots : la race, la lignée, l'acheminement. Il n'y a là aucune répétition ; mais trois termes *qui ne sont aucunement synonymes l'un de l'autre*, qui ont chacun une très précise et singulière signification. Ce n'est pas là où l'on se situe dans la répétition. Ce qu'il faut, c'est que M. Latour précise bien ce qu'il entend par style répétitif ; ce qu'il voit dans ces phrases qui se suivent, dans ces versets qui se suivent, dans ces quatrains qui se suivent en donnant au lecteur le sentiment d'une constante répétition de la même phrase qui revient identiquement la même à un terme près à chaque fois. Il faut que cela soit bien précisé car nous sommes au cœur même de toute la critique faite le plus fréquemment à Péguy.

Jacques Boudet n'est pas d'accord non plus avec Jean Onimus lorsqu'il dit « *ré-pétition* » et non « *répétition* ». C'est là jeu de mots sans réelle grande portée comme Claudel, par exemple, en a fait avec « *connaissance* » et « *co-naissance* »...

Jean Onimus répond que le ressassement, que le rabâchage ne sont jamais pour Péguy qu'un MOYEN d'arrêter cette lisibilité qui court à toute allure et qui fait que, d'une façon linéaire nous passons d'une idée à une autre en croyant penser. L'authentique répétition n'est pas un échec mais un MOYEN de réapprofondir qui rend le passé présent et le présent passé dans toute l'épaisseur de la réalité. Pauvre moyen peut-être, mais le seul dont Péguy disposât pour obtenir cet effort du lecteur.

Bruno Latour tient que si la répétition est bien conduite, on n'a pas l'impression de rabâchage. Chaque mot nouveau a ajouté une différence *essentielle*. Bref, la répétition est le contraire du rabâchage.

Eric Cahm se demande si Péguy avait conscience de toutes ces subtilités alors qu'on a souvent dit que sa démarche était comme une saisie de plus en plus précise d'une pensée en ébullition permanente, pour serrer la réalité au plus près.

Bruno Latour acquiesce, mais à condition que l'on détache alors le problème de *forme* de la répétition du problème de *fond*. Or, chez Péguy *il n'y a qu'un problème de fond* : par l'écriture Péguy tente une certaine reprise du temps. Quand Clio dit : « je prends mon temps », c'est le contraire de tout ce que nous vivons. Nous, nous ne prenons pas notre temps : nous courons, nous passons, nous mourons. Clio, elle, prend son temps. Il n'y a pas dans Clio un problème de forme qu'on puisse détacher ce que dit Péguy et la façon dont il le dit, c'est le SUJET MEME de *Clio*. C'est tout.